

**Québec français**



## **Entrevue avec Florent Vollant** **Quelque chose de plus grand...**

Geneviève Ouellet

---

Number 162, Summer 2011

Littérature amérindienne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64285ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Ouellet, G. (2011). Entrevue avec Florent Vollant : quelque chose de plus grand.... *Québec français*, (162), 24–26.



Photo : Claude Dolbec

## FLORENT VOLLANT QUELQUE CHOSE DE PLUS GRAND...

PAR GENEVIÈVE OUELLET \*

Quand on m'a confié le numéro sur la littérature amérindienne, tout de suite, l'idée d'interviewer Florent Vollant s'est imposée à moi. Son attachement à sa culture ne fait aucun doute. Avec le duo Kashtin, Claude McKenzie et lui donnent une voix aux Innus dans les années quatre-vingt. En 1984, il contribue à fonder le Festival Innu Nîkamû qui, chaque année, réunit des artistes provenant de plusieurs nations. Vollant mène aujourd'hui une carrière solo, encourage la relève grâce à son studio d'enregistrement<sup>1</sup> et anime l'émission musicale *Makusham*<sup>2</sup> pour une deuxième année au réseau de télévision APTN. Son engagement pour la diffusion de la musique et, plus largement, de la culture amérindiennes est indéniable. Retour sur une rencontre aussi chaleureuse qu'un feu de foyer en plein hiver...

Janvier 2011. Matinée glaciale. Un rendez-vous téléphonique en direct de Maliotenam. À l'autre bout du fil, la voix de Florent Vollant est chaude, lente et douce. On m'avait demandé de fournir à l'avance les questions d'entrevue. Je m'informe s'il a pu en prendre connaissance : « Écoute, d'abord, laisse tomber le "vous". Et puis, moi, ce n'est pas comme ça que je fonctionne. Vas-y avec la première question ». Le ton était donné.

### Du Labrador à Maliotenam

Quand on lui parle de ses influences musicales, Florent Vollant se rappelle le Labrador, où il est né. Dans son souvenir, les premiers sons qui l'ont touché sont ceux de chants traditionnels, lors de la célébration d'une chasse chez ses parents. Depuis, c'est une « lumière » (le mot est de lui) qui l'habite : « C'est vers trois ou quatre ans que j'ai pris conscience du pouvoir de la musique. La musique va au-delà des mots, elle est spirituelle, innée je dirais. Pour la majorité des peuples, la musique fait partie des rituels, des prières, des célébrations. Chez les Innus, traditionnellement, elle sert de guide, par exemple, vers

l'animal au moment de la chasse. On croit qu'elle arrive par le rêve et transmet un message. C'est une croyance très forte. Il faut être prêt à l'accueillir, être à l'écoute ». Il fait une pause, puis ajoute, avec une tristesse dans la voix : « Aujourd'hui, il y a beaucoup d'interférences, les machineries, qui font un bruit infernal... ».

Ses premières influences sont traditionnelles, donc, mais aussi country : « Quand on était au Labrador, le petit radio transitor de mes parents recrachait du country en anglais. Mes parents, très musicaux, traduisaient les chansons de l'anglais vers l'innu ! Il y avait beaucoup de musique à la maison. Les oncles jouaient du violon, de la guitare, de l'harmonica... » Puis vient le déménagement sur la Côte-Nord, alors qu'il a quatre ou cinq ans. « On a connu l'horreur d'être arrachés à la glace. On s'est fait dire, par les religieux de l'époque, qu'on n'aurait plus jamais froid ni faim... Mais on n'avait jamais connu ni un ni l'autre ! Ils croyaient que mes parents étaient pauvres parce que nous vivions en nomades ! Au contraire, on était riches ! On composait avec les éléments ! (Tristesse dans la voix.) On s'est retrouvés coupés de tout... Mais les Innus sont très musicaux, c'est ce qui nous a sauvés du déracinement. Et puis, à l'école, les chants grégoriens des religieux m'ont aidé. Les religieuses chantaient superbement. » Il se souvient aussi d'un xylophone parmi les jouets auxquels il avait accès : « J'ai passé beaucoup d'heures à en jouer... Puis, quand j'avais 6 ans, les Beatles sont arrivés ! » (Rires).

À la même époque, ses parents arrivent à Maliotenam. « Dans ma famille, à la maison, il y avait toujours des *partys* extraordinaires. La fête durait toute la nuit. Le lendemain, quand les adultes dormaient encore, on avait accès à leurs guitares ». Amusé, il se rappelle : « J'avais dessiné des cordes sur un bout de bois... On faisait comme. Un jeu d'enfants, *tsé* ? On avait un *band* ! C'est le meilleur *band* que j'ai jamais eu ! On ne se trompait jamais ! (Éclat de rire). Donc c'est comme ça que ça a commencé. J'ai développé ça avec le temps ».

## Choix de carrière, carrière de choix

De là à décider d'en faire carrière, il y a une marge. De son propre aveu, Vollant dit qu'il n'a « aucune espèce d'ambition ». Il précise : « Je n'en ai jamais eu. Je me suis retrouvé là par hasard. Quand j'avais quinze ou seize ans, Philippe McKenzie<sup>3</sup> créait de la musique. J'ai travaillé beaucoup avec lui, je passais toute la soirée à pratiquer. Au secondaire, j'avais de bonnes notes — je me débrouillais très bien à l'école. J'avais des amis qui jouaient d'autres instruments. Par contre, j'avais une tendance très forte à la délinquance. Ça jouait *rough* ». Derrière un instrument, il réussit à calmer le délinquant en lui : « C'est à cet âge-là que je suis monté sur la scène pour la première fois. J'étais bien. Je ne voulais pas être célèbre, juste être bien. Et en plus, je pouvais être payé pour ça ! Je n'étais pas porté par l'ambition — le monde de la musique est trop cruel, décevant. Si ma seule ambition était de faire de l'argent, je n'aurais pas duré... ».

La rencontre avec Claude McKenzie, avec qui il formera le duo Kashtin, a lieu à la même époque : « J'ai appris beaucoup avec lui. Il est très talentueux, très musical ». Après avoir « roulé » cinq ans, Kashtin met le cap sur Montréal : « Au départ, je ne voulais pas aller à Montréal. C'était une idée de Claude. Moi, je trouvais qu'on était bien dans le circuit qu'on s'était bâti au cours des cinq dernières années. Les gens changeaient leur calendrier selon nos dispositions ! Si on n'était pas disponibles la fin de semaine choisie par un couple pour se marier, le couple changeait sa date de mariage ! On faisait autant des festivals que des mariages. Et puis comment conjuguer cela avec la famille ? ». À l'époque, il avait déjà ses cinq enfants. Il poursuit : « Mais en même temps, on était rendus là. On a décidé de suivre la musique. Personnellement, Richard Séguin m'a beaucoup aidé et influencé. Quand j'ai déménagé à Montréal, avec toute ma famille, Séguin était notre voisin d'en arrière à Outremont. C'était comme si on s'était toujours connus. Il faisait partie de notre famille. J'ai travaillé avec ses musiciens... C'est lui qui m'a appris à marcher, en quelque sorte (à la suite de cet autre dépassement) ».

Vollant se rappelle la montée fulgurante de Kashtin à l'arrivée du duo à Montréal. « Pour notre rentrée montréalaise, on a fait le St-Denis ! Tout est allé très vite. On était partout : à la télé, aux nouvelles, dans les journaux, à la radio, etc. Ça a été une période très intense, dure, mais *l'fun*. On est allés en France, en Belgique, en Corée du Sud, à New York, à Toronto... À Paris, on a joué avec les Gypsy Kings, on a passé à Drucker. On a collaboré avec Robbie Robertson<sup>4</sup> (1994), Michel Rivard (1995), Richard Séguin (sur l'album *Instinct*)... ». À la même époque, ils jouent devant Nelson Mandela lors des Jeux du Commonwealth. Aujourd'hui encore, il semble impressionné par sa rencontre avec celui qui a reçu le Nobel de la paix : « L'énergie qui se dégage de cet homme-là, c'est fort, très fort ! ». Vollant résume ainsi le tourbillon vécu à l'époque : « C'était étourdissant et très exigeant, mais on faisait de la musique et on en vivait. On ne courait pas après le succès, mais on était heureux que notre musique soit appréciée. On a joué souvent pour des enfants à l'hôpital, devant des anglophones, des francophones, des Noirs, des Cris, des Objibwés, des riches, des pauvres... On est devenus musicalement très forts, mais aussi conscients de ce qu'on faisait, du bien qu'on apportait aux gens... Et on cherchait toujours à s'améliorer. Partout, on a eu de très beaux échanges avec les gens ».

## À l'origine d'une chanson

Quand vient le temps de trouver l'inspiration pour l'écriture des textes, Vollant dit se rendre disponible au rêve, au fleuve et au territoire, et essayer de savoir les « écouter ». Il parle de l'importance du rassemblement, de la fraternité, mais aussi de voyages, de retourner dans le Nord, au Labrador : « Je voyage avec les chasseurs nomades — c'est eux qui m'inspirent le plus. Ils ont un langage, des histoires, des règles... Ils vivent avec peu. J'ai beaucoup de respect pour eux et eux, pour la nature. Et puis ils racontent bien. À mon avis, on devient meilleur à leur contact. À condition de les ÉCOUTER. Ce qui est paradoxal, c'est que leur mode de vie est illégal, hors la loi ! ».

À propos de son processus d'écriture, Vollant explique qu'au moment de créer une chanson, la question de savoir s'il va l'écrire en innu, en français ou en anglais ne se pose pas : « Au départ, je n'écris pas de texte. Ce n'est pas naturel en innu de le faire. Notre culture est avant tout orale. Notre écriture est récente, elle commence avec l'arrivée des jésuites. Donc, au début d'une chanson, il y a la musique. Après, un, deux, trois mots me viennent en tête et je développe à partir de ça, j'écris, mais pas avant ». Il précise que la musicalité change selon la langue utilisée : « La langue innu est une langue très musicale, douce. Certains sons n'existent pas. Par exemple, on n'a pas de "r", ce qui fait qu'à l'oreille notre langue n'est pas agressive, elle est moins rude. J'essaie que ça soit "bien", mélodieux pour l'oreille. J'y raconte les défis des jeunes d'aujourd'hui, mais aussi la paix, la famille, l'espoir et la fierté de mon peuple, l'attachement au territoire... Mon attachement à la culture passe par là ». De son propre aveu, Vollant qualifie sa musique d'« habitée et sans prétention » : « Je n'ai pas choisi la musique, c'est elle qui m'a choisi. C'est de l'ordre du vital. Je travaille fort, ça me demande beaucoup... mais en même temps, je sais que c'est en moi. Il faut y croire, croire qu'il y a quelque chose de plus grand dans sa musique ».

## C'est l'intention qui compte

La plupart des chansons de Vollant sont en innu, ce qui n'affecte en rien la compréhension du public non innu : « Des gens de partout dans le monde m'ont dit : "C'est fascinant, même si on ne comprend pas, on n'a jamais eu l'impression de ne pas comprendre". (Rires). Parce que l'important, c'est l'intention, ce que tu veux dire, comment tu veux le faire. Et ça, c'est universel, comme le langage du corps, la manière dont la musique nous fait bouger, ce qu'elle nous fait ressentir... À partir du moment où c'est fait avec cœur et passion, c'est accepté ». Voilà pourquoi Vollant ne voit pas la nécessité de traduire ses textes. Il poursuit : « Comme je le disais, selon nos croyances, la musique arrive par le rêve. Le rêveur — musicien — est un rassembleur. Grâce à l'influence des rythmes, son défi est d'arriver à faire danser le *makusham*<sup>5</sup>. Quand on y arrive, c'est grand, ça montre que les gens se sont bien amusés. Faire danser le *makusham*, unir les gens, c'est quelque chose ! Quand je finis un *show* et que le *makusham* était au rendez-vous, j'en veux encore ! »

Selon lui, la portée universelle de sa musique est également palpable par la réception : « On rejoint les gens. En Asie, on est loin des émeutes, des gens qui tapent dans les mains, qui rient... (Rires). Mais l'intensité demeure. À Malitienam, ça danse fort, très fort. À Montréal, ça écoute très fort, mais ça peut danser aussi... Les gens sont surprenants ! (Rires). Partout, on reçoit un bel accueil.

En France, avec Kashtin, ça n'a pas été le plus facile. Les gens étaient fascinés. À part *Tintin en Amérique*, ils n'ont pas beaucoup de repères... Alors qu'on jouait dans un théâtre parisien très *class*, ils étaient surpris de nous voir arriver avec notre équipement, nos guitares ! (Rires). Ils croyaient qu'on ne jouait que du tambour, vêtus de plumes... Ils ont fait le saut ! Mais c'est correct. Ça aussi, ça fait partie de notre travail : changer les perceptions... ».

Quand je lui demande quelle fierté il ressent par rapport à sa carrière jusqu'ici, il répond : « On est allés partout, de Maliotenam aux îles Charlotte. Ça m'apporte beaucoup de fierté. On a laissé des traces partout. Depuis Buffy Sainte-Marie<sup>6</sup>, les traces laissées sont maintenant nombreuses. Cet héritage, c'est ce dont je suis le plus fier. Si ma musique contribue à susciter une nouvelle curiosité, à entretenir l'intérêt chez les jeunes pour la langue de leurs ancêtres, tant mieux ! Et je sais que c'est le cas. Les jeunes, dont font partie Elisapie Isaac<sup>7</sup> et Samian<sup>8</sup>, entre autres, sont éveillés, conscients de la culture à sauver. » Il ajoute, à propos d'Elisapie Isaac et de Samian : « J'ai un grand respect pour eux ». Quand je lui dit l'avoir vu, avec Samian, lors des célébrations du 400<sup>e</sup> de la ville de Québec, il affirme : « Le but était de faire connaître les Premières Nations. OK, mais on a réduit notre présence et notre influence le temps d'un seul (et trop court) numéro. Il aurait fallu faire beaucoup plus. On s'est sentis étrangers en notre pays ».

Quant à ce que l'avenir lui réserve, notons qu'au moment de l'entrevue, on avait demandé à Vollant de composer la musique d'un film. Il attendait l'inspiration : « Je suis un peu nerveux, mais il faut que je lâche prise

pour qu'elle arrive... ». Puis il laisse tomber, mi-amusé, mi-inquiet « Ça va arriver... ».

Ainsi se termine notre entretien sur le ton de la tranquille et douce confiance. Pendant cette heure et demie, le temps s'est suspendu, la chaleur et la volubilité de l'homme m'ont fait oublier la froidure hivernale. Florent Vollant s'est montré à la hauteur de sa réputation : accessible, généreux de son temps et de sa personne. Alors que les silences au bout du fil me déstabilisaient au départ, ils me semblent maintenant familiers, signes d'une qualité d'écoute hors du commun se modulant au rythme de la vie de Maliotenam... □

\* Professeure de littérature au Collège Mérici

#### Notes

- 1 Voir « Pour en savoir plus ».
- 2 *Idem*.
- 3 Depuis les années soixante-dix, Philippe McKenzie est considéré par plusieurs comme le père de la musique folk-innu moderne. Dans les années quatre-vingt, McKenzie compte parmi ses musiciens Florent Vollant. Puis Gilles Carle fait appel à lui pour la trame sonore de son film *La postière* (1992). En 2009, Chloé Ste-Marie consacre presque exclusivement son album *Nitshisseniten e Tshissenitamin* au répertoire de ce poète innu.
- 4 Guitariste, auteur-compositeur-interprète canadien né de parents mohawks et juifs (*The Hawks, The Band*). Kashtin, comme d'autres artistes des Premières Nations, a collaboré avec lui pour l'album *The Native Americans*, qui a servi de trame sonore pour un documentaire diffusé à PBS en 1994.
- 5 Sur le site Web de son studio d'enregistrement ([www.makusham.com](http://www.makusham.com)), Vollant explique ainsi le *makusham* : « C'est la danse traditionnelle, c'est un rassemblement, un festin, une célébration aux rythmes du TEUEIKAN (tambour) ». On pourrait donc dire que le *makusham* relève d'une communion dans la musique.
- 6 Auteure-compositrice-interprète canadienne d'origine crie.
- 7 Auteure-compositrice-interprète canadienne d'origine inuite.
- 8 Auteur-compositeur-interprète métis (algonquin). Voir à la page suivante.

#### POUR EN SAVOIR PLUS

Festival Innu Nikamu (festival de musique autochtone dont Florent Vollant est le fondateur) [www.innunikamu.net](http://www.innunikamu.net)

Émission *Makusham* sur APTN [www.aptn.ca/series/id,39350189](http://www.aptn.ca/series/id,39350189)

Studio Makusham [www.makusham.com](http://www.makusham.com)

Elisapie Isaac [www.elisapie.com](http://www.elisapie.com)

Claude McKenzie [www.myspace.com/claudemckenzie](http://www.myspace.com/claudemckenzie)

Philippe McKenzie [www.socam.net/philippemckenzie.html](http://www.socam.net/philippemckenzie.html)

Samian [www.samian.ca](http://www.samian.ca)

Chloé Ste-Marie [www.chloesaintemarie.ca](http://www.chloesaintemarie.ca)

Robbie Robertson [www.robby-robertson.com](http://www.robby-robertson.com)

Buffy Sainte-Marie [www.creative-native.com](http://www.creative-native.com)



# CONNAÎTRE, DIFFUSER ET AGIR.

PUQ.CA



152 pages 10\$

## MANIFESTE POUR UNE ÉCOLE COMPÉTENTE

Louise Lafortune et al.

Dix ans après le lancement de la réforme, 29 chercheurs en éducation des 12 universités québécoises s'allient et signent ce manifeste. Affligés de constater le négativisme ambiant, ils remettent les pendules à l'heure et prennent la parole en faveur des avancées scientifiques et technologiques de cette réforme.



168 pages 22\$

## ART ET POLITIQUE

La représentation en jeu

Sous la direction de Lucille Beaudry, Carolina Ferrer et Jean-Christian Pleau  
Collection Esthétique

Ces études mettent en lumière l'articulation entre l'art et le politique dans la création contemporaine. Écrites tant par des littéraires que des historiens ou des politologues, elles sont consacrées soit à la littérature, au théâtre, au cinéma ou aux arts visuels et performatifs.



114 pages 18\$

## QUÊTE IDENTITAIRE ET RÉUSSITE SCOLAIRE

Une étude de cas – la pratique d'activités parascolaires dans le réseau collégial

Jacques Roy  
Collection Temps libre et culture

Plus il y a un rapprochement entre la quête identitaire de l'étudiant et son programme de formation, meilleures sont les chances de réussite. C'est la conclusion à laquelle est arrivé l'auteur qui nous montre l'influence tangible de la pratique d'activités parascolaires sur la réussite personnelle et scolaire des étudiants.

 Presses  
de l'Université  
du Québec